



La Palme d'or 2017 a suscité des réactions mitigées parmi la critique... et en suscite aussi parmi les spectatrices ordinaires dont je fais partie, mais sans doute pas du même ordre.

Ce film fait partie d'un sous-genre culturellement masculin qu'on pourrait intituler « jeu de massacre » : il s'agit de (re)présenter un petit ensemble d'humains, aisément repérables comme faisant partie de l'élite (culturelle, sociale, économique), pour les soumettre à un traitement qui va les anéantir, tout au moins aux yeux des spectateurs du film. Mais il ne s'agit pas tant de dénoncer la domination sociale que de jouir de l'embarras – et plus, si possible – dont vont souffrir ces « heureux du monde » (pour citer Edith Wharton qui en connaissait un bout sur le sujet, même si elle n'a jamais pratiqué ce jeu).

Le grand ancêtre du genre est sans doute *L'Ange exterminateur* de Bunuel – l'inspiration surréaliste mise à part – jusqu'à Chabrol et Haneke (avec des ambitions artistiques inégales évidemment)...

*The Square* met en scène un séduisant directeur de musée d'art contemporain en Suède, qui essaie de rendre compatible la recherche de subventions auprès de riches mécènes et la célébration des formes les plus « engagées » de l'art contemporain (*The Square* est une « installation » à l'intérieur de laquelle doit régner l'amour et l'entraide entre les humains...). Dès la première séquence, l'interview du directeur par une journaliste américaine, la messe est dite ! Malheureusement, il n'est même pas besoin de caricature pour tourner en dérision le discours aussi abscons que creux d'un certain art contemporain ! Et après ? Les deux personnages sont renvoyés dos à dos, la journaliste pour sa complaisance et le directeur pour son arrogance tranquille.

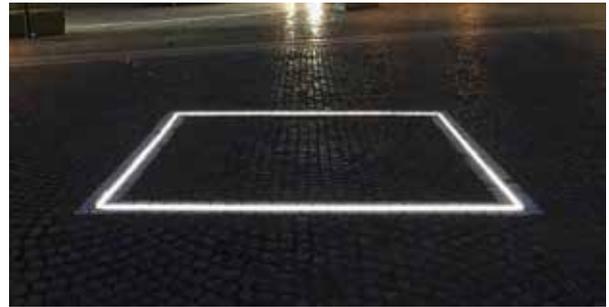
Au cas où on n'aurait pas compris l'esprit de dérision du réalisateur, la plupart des scènes dramatiques sont ponctuées par des arrangements de Bach des Swingle Singers...

Si je qualifie ce film interminable (2h20) de typiquement masculin (au sens culturel du terme évidemment), c'est que les personnages (et d'abord le protagoniste principal qui ne quitte quasiment pas l'écran) y sont épinglés comme par un entomologiste qui les regarde s'agiter (j'ai retrouvé l'esprit surplombant du *Signe du lion* de Rohmer), sans jamais chercher à leur donner une quelconque épaisseur ou nous permettre un peu d'empathie. L'affiche est d'ailleurs tout à fait abusive, Dominique West (le génial acteur britannique de *The Wire*) et même Elisabeth Moss (la tout aussi géniale actrice de *Mad Men*) ne faisant que des apparitions.

Là où le film montre le bout de son nez, c'est dans la caractérisation des « pauvres » qui, sous la forme d'étrangers à la rue, sont sensés nous rappeler la misère du monde « extérieur » à l'intrigue. Mais ces pauvres sont constamment agressifs, contrairement à la réalité de leur présence dans nos villes occidentales : une femme dans un fast food insulte le directeur qui lui paye un sandwich, un jeune garçon venu des quartiers « chauds » (où le directeur a retrouvé le portable et le portefeuille qu'on lui avait volés) harcèle notre héros jusque chez lui... On retrouve là la représentation paranoïaque des « autres » typiques d'Hollywood, dès qu'il s'agit de représenter les étrangers du Sud...

Les relations homme/femme n'échappent pas à la verve satirique du réalisateur, évidemment ! À côté de la quinquagénaire mince et distinguée (incarnation de la fonction décorative des femmes dans la classe dominante) qui ne se déplace pas sans son lévrier et signifiera au directeur sa démission, la fameuse journaliste américaine incarnée par Elisabeth Moss est là pour permettre l'indispensable scène de sexe, qu'on peut au choix trouver drôle ou pénible (les deux protagonistes se secouent alternativement comme des pruniers...), mais le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle peine à exister, y compris dans l'échange qu'elle a avec lui après, à propos de la capote dont il ne veut pas se séparer... et même quand le lendemain, elle lui demande des comptes sur le sens de leur rencontre, c'est lui qui a le dernier mot, suggérant que s'il l'a « conquise » si facilement, c'est qu'elle n'est pas insensible aux hommes de pouvoir.

Le principe du jeu de massacre, c'est que personne n'y échappe, ce qui enlève toute signification politique à l'affaire... En revanche, le narcissisme masculin du réalisateur y trouve sûrement son compte, surtout quand il reçoit la Palme d'or ! On peut d'ailleurs s'interroger sur le choix du jury présidé par Almodovar, qui côté narcissisme, en connaît un rayon !



Geneviève Sellier est Professeure émérite en études cinématographiques à l'Université Bordeaux Montaigne. Spécialiste des approches « genrées » du cinéma et de la télévision, elle a publié notamment *La Drôle de guerre des sexes du cinéma français, 1930-1956*, avec Noël Burch (1996, rééd. 2005) ; *La Nouvelle Vague, un cinéma au masculin singulier* (2005) ; *Ignorée de tous... sauf du public : quinze ans de fiction télévisée française*, avec Noël Burch (2014) ; elle a co-dirigé *Cinémas et cinéphilies populaires dans la France d'après-guerre 1945-1958* (2015). voir <http://www.genevieve-sellier.com>

